Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 36

Artikel: C'est pour vous
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218191

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COIN DE CHEZ NOUS

La Comballaz.

POUR qui ne connaît pas la Comballaz que de la voir en passant des Vouëttes au lac Lioson, il n'en remporte qu'une demi-idée peu en rapport avec la vérité; cela lui paraît uniformément vert et quelque peu ennuyeux, mais, qu'il fasse quelques pas sur la route du col du Mœllé, alors il sera étonné de ce qu'il verra; par une large échancrure entre le Chaussy et le Chamossaire, il apercevra, scintillant, rutilant aux derniers rayons, tout le massif des Diablerets, avec le Scex rouge et l'Oldenhorn, à droite, vers l'ouest, la Dent du Midi, qui s'élève, gracieuse, vers le ciel vert pâle, elle aussi toute rose aux derniers rayons, tandis qu'à l'est, la Gumfluh ferme le col des Mosses, en présentant au regard ses rocs déchiquetés, tout dorés à l'occident. Alors on s'écrie : Quel beau coin de pays ! car c'est bien ouvert, bien dégagé, et on n'a pas l'impression d'être enfermé comme c'est le cas de l'autre côté du pic Chaussy; si vous avez la nostalgie du lac, à une heure et demie (une promenade !) le Lioson bat de ses flots d'émeraude et de turquoise les rochers sauvages qui lui font une couronne, et de là, en une heure et demie et moins, par un chemin facile, vous êtes au Chaussy d'où vous dominez tout le pays et les cimes environnantes. Il est vrai que la Comballaz est plus primitive que les Ormonts-Dessus ! Dame ! l'électricité à haute tension y passe... sans s'y arrêter. On avait bien promis aux gens du pays de leur en donner, mais... cela coûtait trop à la pauvre vallée, et il fallut se contenter de regarder planter les poteaux et poser les fils. Car la vie est dure pour les habitants; les communications difficiles; moins toutefois, à présent qu'il existe la ligne Aigle-Sépey-Diablerets; mais le train est cher et, quand on descend en famille à Aigle, on préfère aller à pied — on est habitué, nous dit-on; on part de bon matin et on revient avec un *bon voyage* (c'est-à-dire une pleine hottée qui, ici, s'appelle *un voyage).*

Les petits chalets, semés partout, sont rustiques, presque tous pareils à l'intérieur : cuisine avec foyer où flambe le bon sapin des monts, où peut se suspendre le chaudron à fromage, petite (ou souvent grande) chambre à trois ou quatre fenêtres accolées, avec vieille table aux pieds tournés, grand lit pareil, haut sur jambes tournées où, nous autres, ne montons qu'avec grand'peine, mais dont la hauteur est justifiée par le lit de dessous qu'on en retire la nuit et où dorment les enfants, tandis que les parents sont au-dessus. On dort bien après le travail pénible, sur le bon foin de marais qui garnit les lits.

En hiver on descend (on remue) et, dans les chalets plus confortables que ceux de l'alpage, on se tère pour l'hiver et alors on voisine un peu. Les chalets ont été loués aux étrangers pour l'été; peu à peu l'argent du loyer (oh ! bien modeste en général !) a permis de faire monter un fourneau-potager, de se procurer un sommier à ressorts, de suspendre au plafond une belle lampe de cuivre, de plaquer à la paroi un régulateur !

Dans toute la Comballaz, du Sépey à Château-d'Oex, vous n'avez pas une horloge ! Il y a bien, à présent, un temple aux Mosses qui est dû à l'initiative dévouée de Mlle Adèle de Rougemont, de Neuchâtel, et ce temple réunit, en été, de beaux et grands auditoires dans ses chaudes parois de sapin percées de fenêtres en croix, mais il n'a pas d'horloge !

Que ceux qui aiment la Suisse rustique se hâtent de monter à la Comballaz. Hélas ! bientôt les pittoresques toits de bardeaux, tenus en respect par les lourdes pierres, vont faire place... à la tôle ondulée, car la pluie s'infiltre à la longue entre les bardeaux et, le 15 août par exemple, nombreux furent ceux qui ouvrirent un parapluie dans leur lit, ou s'en furent mettre un bassin sous la gouttière du toit. De même les vieux troncs de sapin creusés pour les fontaines sont remplacés par de grands bassins en fer ou en ciment, — c'est plus pratique et cela facilite la vie par ailleurs si pénible. Cette difficulté du pain quotidien explique pourquoi il y a tant de vieux garçons à la Comballaz. A tout moment vous trouvez un de ces célibataires dans un vieux chalet bien en ordre; vous lui demandez comment il se fait qu'il vive si seul.

— Oh ! répond-il, la vie est pénible; on n'a pas eu le temps de se marier, ni l'argent pour nourrir femme et enfants, et à présent c'est trop tard, et on peut être tout seul.

En vérité ils ne s'en tirent pas mal et plus d'une ménagère pourrait apprendre d'eux : en voyant la lessive sécher, bien propre, on admire, on demande qui fut la blanchisseuse : Oh ! on a fait *même !* On fait même, c'est l'expression courante. On dit : il est bien beaucoup malade.

Si (ce qui arrive à tout instant), les étrangers de malheur n'ont pas fermé le *clédard,* et que les vaches se sauvent, trop heureuses de passer par le chemin défendu, le berger court en criant : Diantre ! on ne pourra plus les res'avoir !

Les étrangers devraient penser davantage à ces travailleurs du pâturage et, l'automne venu, quand ils sont rentrés dans leurs plantureux jardins et vergers, envoyer là-haut quelques-uns de leurs fruits savoureux à ceux qui, cette année, ont vu geler en juin leurs petits fruits de l'été : fraises, framboises et myrtilles.

N'ont-ils pas, eux, emporté de leur séjour une santé raffermie, des joues pleines, des poumons vivifiés et plus d'un, monté avec peine, ayant perdu l'appétit, n'en est-il pas redescendu transformé et rajeuni ?

(Nord-Vaudois.) *Selva.*

Entre horticulteurs. — Certes, messieurs, la fraise a ses mérites, la prune est estimable ; mais malgré tout, je donne la pomme à la pêche...

C'est pour vous. — Vous ne connaissez pas mon petit vin blanc de 1922 ?

— Pas encore.

— Eh bien ! cher monsieur, il faudra que je vous le fasse goûter un de ces matins en déjeûnant ; il est excellent pour les huîtres.

OH ! LES PETITS PENSIONNAIRES

Simple fantaisie teutonne.

(Fin.)

Après la collation, la société se transporta au salon, pour les jeux de société. De danses, il ne pouvait être question, chez des personnes religieuses et encore un dimanche soir, pensez donc ! Aussi, d'innocents amusements furent mis en train, entre autres, le jeu du corbillon, qu'y met-on ? C'était à mourir de rire d'entendre les réponses de ces petits Teutons dont quelques-uns n'avaient que tout au plus trois mois de culture française. Ces pauvres ne devaient pas être à la noce et leurs cervelles étaient soumises à de dures épreuves. Mais c'est la culture forcée et intensive. La première jeune fille ayant bien répondu du saucisson, sa voisine, à son tour, du lard. Aussitôt ce furent les appels : « Une cage, une cage ». L'institutrice intervient : « Un gage ! un gage ! »

— Mais Mademoiselle, c'est pas un cache, répliqua la jeune pensionnaire, en pensant peut-être à un cache-corset, c'est mon mouchoir brodé !

C'est au tour du professeur à rire sous cape. Quand un certain nombre de gages ont été réunis, Mlle C. les dissimule dans sa robe.

— A quoi, Gertrude, condamnes-tu le gage que je tiens dans la main ?

La petite Lucernoise aurait bien proposé, comme dans les salons sélects : *La ronde de Paris;* mais elle n'ose ! Que diraient ces dames ! Elle réfléchit. Enfin elle dit :

— A chanter un chanson français !

— Bien, une chanson en français. A qui, ce couteau ?

— A moi, murmure timidement Gottlieb.

— Eh bien, exécutez-vous ! Nous attendons !

Le pauvre hésite, mais harcelé de paroles encourageantes, il se lève tout timide, ferme les yeux, et d'une voix tremblante commence :

Moi y viens depuis Lucerne,
Dans l'intention de te l'aimer.
Moi y voudrais être une petite mouche
Pour voler sur ton beau bouche.
Moi y voudrais être un petit z'anneton
Pour marcher sur ton bel front.

Pravo, Pravo ! trépignent les garçons. Le petit, tout rouge d'émotion, se hâte de s'asseoir.

— A vous, maintenant, Gottlieb. A quoi condamnez-vous ce gage ? continue l'institutrice.

Le petit Allemand qui a encore sur le cœur le mauvais tour qui lui lui a été joué, s'écrie triomphalement :

— Aussi un français chanson !

— A qui ce dé ?

— A Gertrude, répondent des voix.

La petite Lucernoise qui n'est pas du tout « empruntée » comme on dit à la Sagne, entre bravement dans le rond formé par la société et entonne avec la plus belle assurance :

Dis-moi oui, dis-moi non
Dis-moi si tu m'aimes ?
Dis-moi oui z'ou non.
Si tu me dis oui,
C'est le paradis !
Si tu me dis non,
C'est la trahison.

— Gertrude ! C'est assez ! interrompt impérieusement l'institutrice.

C'est maintenant au tour de ces dames d'être mal à l'aise et au professeur à rigoler dans son for : Voilà une belle éducation !

— On ne condamnera plus à des chants ! déclare péremptoirement Mlle C.

Aussi, les jeunes pensionnaires furent appelés, les uns à yodler, les autres à réciter, et l'on écouta avec ravissement la fable du *Bauvre betit crillon gaché dans l'herbe fleurie.*

C'est maintenant le tour des charades. L'institutrice ouvre les feux :

— Mon premier, dit-elle, est un objet de toilette pour la chevelure des demoiselles, mon deuxième est un petit animal domestique qui prend les souris, mon troisième est un héros national qui tua Gessler, mon tout est une ville au bord du lac.

Toute la volée féminine cria d'une seule voix : Neuchâtel !

L'institutrice se rengorge :

— Hein ! elles sont intelligentes, mes élèves, plus que vos lourdauds de garçons !

Le professeur ne veut pas être battu. A son tour il propose :

— Mes trois premiers donnent un petit poisson que l'on mange avec plaisir, mon dernier est un lieu où sont les bateaux, mon tout est un village où l'on vient se régaler de bonnes fritures de poissons, où l'on boit de bon vin et où l'on apprend bien le français.

D'une commune voix, les garçons hurlent : Bondelleport !

Le professeur est content, il a sa revanche.

Hans Vögeli présente l'énigme suivante :

— Mon premier, il a de betites dents, mon deuxième, il a de grosses, grosses dents, mon troisième, il a beaucoup de dents, mon tout, il montre toutes ses dents ! Devinez !

— Ma foi, dit Mlle C., je donne ma langue au chat !

— Vous avez presque trouvé, Mademoiselle ! Eh bien ! Chalouscie, voilà le mot.

Le clan masculin applaudit. C'est un triomphe.

Le côté féminin est mécontent, mais l'avisée et fine mouche Gertrude relève le gant et déclare vouloir donner une charade en action. Elle sort et revient revêtue d'un tablier de cuisine et portant un gros plat recouvert d'une belle serviette blanche.

— Je vous apporte quelque chose de bon à